

## Contes et Romans

### ACTE QUATRIÈME

Ainsi, Jean-Pierre rentre une nouvelle fois en Algérie. Il vaque comme si de rien n'était à ses occupations habituelles, toujours utile et serviable auprès d'une population qui, dans son ensemble, apprécie les services qu'il lui rend. Et puis, au même titre que n'importe quel autre rouage social qui y manifeste sa présence, il fait un peu partie de la communauté villageoise, désormais, du fait des quinze années qu'il a déjà passées en son sein ; années durant lesquelles il a su se faire reconnaître de chacun. Il a vu les aînés partir du village ; les enfants grandir sur les places de la bourgade et dans les rues ; les vieux revenir, éreintés par une vie de labeur. Et tous, tout autour de lui, lui doivent un peu quelque chose : ici, une aide matérielle dans un moment difficile à passer ; là, le règlement d'un litige qui traîne et risque de s'envenimer ; le désamorçage d'un conflit larvé, au sein d'une même famille qui s'est brouillée ; la facilitation de la réintégration d'un travailleur expatrié redécouvrant un monde qui ne lui est plus du tout familier. Travail qui nécessitait, de sa part, une disponibilité et une vigilance de tous les instants, ce qu'il fournissait sans restriction.

Si Monseigneur Henri Teissier, alors archevêque d'Alger, avait tout d'abord déclaré sa désapprobation vis-à-vis du retour de Jean-Pierre en Kabylie, ce n'était assurément pas parce que leurs relations n'étaient pas des plus cordiales, ou

## Contes et Romans

parce que les deux hommes ne s'appréciaient pas. Au contraire : ce qui prédominait, dans la démarche scrupuleuse du prélat, au cœur de cette période critique qui perdurait plus que de raison, était le souci constant de protéger les chrétiens dont il avait la charge et qui avaient déjà été gravement éprouvés par ailleurs. Jean-Pierre était même du nombre de ceux qui tenaient au premier rang de ses préoccupations. En conséquence de quoi, son supérieur n'aurait su lui faire prendre le moindre risque inutile. Mais peu à peu, Monseigneur Teissier dut se rendre à l'évidence : malgré les travers de mon parrain et sa personnalité d'homme d'église atypique, jusqu'à en devenir parfois encombrant, celui-ci était un modèle d'intégration et d'efficacité. Pour le prélat qui militait au quotidien pour la paix et la bonne entente interreligieuse, cette réussite inattendue de Jean-Pierre devint un exemple qu'il put citer autour de lui, à bon droit. Et ce d'autant plus aisément que le sentiment que mon parrain s'était forgé de sa mission restait en lui inébranlable.

Comment, d'ailleurs, aurait-il pu en être autrement, compte tenu du drame qui s'était joué à quelques dizaines de kilomètres de là ? Drame dont chacun savait pertinemment que Jean-Pierre aurait pu, éventuellement, en devenir l'un des protagonistes ? Car les musulmans ne commémorant aucune fête correspondant à la Noël chrétienne - et pour cause ! -, il était arrivé à Jean-Pierre, quelques fois, de se joindre aux festivités organisées par les Pères blancs de son secteur pour un moment de recueillement communautaire, autant que pour passer quelques soirées de franche convivialité. Aussi, pour que la vie puisse reprendre son cours, il lui fallait être capable de passer outre cette potentialité à laquelle il avait échappé, et pour atteindre cet objectif, s'impliquer de manière encore plus intense dans les tâches que son quotidien lui proposait. Et Jean-

## Contes et Romans

Pierre, ne déviant nullement de son chemin ni de ses engagements personnels, sut y parvenir à merveille.

\* \* \*

Arrivés à ce point du récit, n’y allons plus par quatre chemins : il me faut en effet évoquer le fait le plus marquant de cette période-ci, médiatiquement parlant. Au début des années mille neuf cent quatre-vingt-dix, l’Abbaye de Notre-Dame de l’Atlas abritait encore, au coeur de son vaste domaine agricole de douze hectares, la communauté devenue notoirement célèbre des moines de Tihibirine. On connaît par ailleurs leur histoire tragique qui tant fit parler d’eux. Elle a été racontée de façon lumineuse dans le film qui leur a été consacré, *Des hommes et des dieux*.

Les moines trappistes de Tihibirine, qui étaient placés sous l’autorité de l’Abbaye mère d’Aiguebelette, aux confins de la Savoie, ont été, eux aussi, assassinés dans des circonstances encore mal définies. Outre, à nouveau, les similitudes de trajectoires de ces saints personnages avec ceux précédemment cités, je ne m’attacherai ici qu’à mentionner deux faits qui, pour leur part, sont totalement avérés : les sept moines, dont ont été retrouvées les têtes mais pas les corps, avaient été enlevés dans la nuit du vingt-six mars mille neuf cent quatre-vingt-seize, et probablement tués entre la fin avril et la fin mai de la même année. Et c’est à nouveau le Groupe Islamique Armé (GIA), mouvement terroriste clandestin, qui en a officiellement revendiqué la responsabilité, bien que cette revendication laisse subsister, de nos jours encore, de nombreuses zones d’interrogation.

## Contes et Romans

Voilà donc pour les faits. Pour ce qui est du vécu de Jean-Pierre, on imagine que les choses en allèrent autrement. Car ne négligeons pas de considérer, tout d'abord, que l'affaire de ces moines bienfaiteurs, agriculteurs et médecin de leur état, appartenant à l'Abbaye de Notre-Dame de l'Atlas, ne s'est déroulée qu'un an et trois mois après les événements de Tizi-Ouzou. Étonnamment, elle prit place dans un contexte qui paraissait plus diffus, moins tranché. Et puis, cette sombre affaire a peut-être elle-même directement déclenché l'assassinat, évoqué plus haut, de l'évêque d'Oran, Pierre Claverie, lequel était survenu, pour sa part, trois à quatre mois seulement après le drame incompris de Tihibirine. Chacun pourra s'imaginer l'impact qu'a pu provoquer une telle succession de tragédies sur une personnalité au fond instable et notoirement sensible, même si celle-ci entendait rester inflexible au niveau de ses propres choix de vie.

Pour autant, comme nous avons pu le constater par ailleurs, la détermination de Jean-Pierre est demeurée telle qu'elle était à son premier jour et son mode d'existence, en conséquence, n'a pas bougé d'un iota. Certes, tout autour de lui, l'ensemble de sa confrérie spirituelle a été décimée en moins de deux années, s'ajoutant à des pertes familiales douloureuses. Pour Jean-Pierre, voilà en quoi consistait le seul résultat concret de l'affaire et il dut, de ce fait, réapprendre à tisser un lien affectif et relationnel avec son environnement immédiat. Raison pour laquelle, très certainement aussi, après s'être attaché aux personnes, mon parrain préférera, dans les derniers temps de sa vie, se raccrocher à son sentiment et son besoin d'appartenance à une terre.

## Contes et Romans

\* \* \*

Si je réserve une place à part à l'épisode des moines de Tihibirine, c'est que, compte tenu de la publicité, justifiée en soi, mais totalement involontaire, qui a été faite autour de cette affaire, les développements qu'il nous est loisible d'imaginer ne peuvent pas être d'une nature commune. Cette histoire interpelle par sa dimension éminemment humaine, et le film qui en a été tiré a permis de la mettre en valeur très intelligemment, avec cette pudeur et cette réserve proches de celles qui émanaient véritablement, sur le terrain de leurs interventions, des protagonistes eux-mêmes. Une restitution à ce point crédible qu'on ne peut s'empêcher de penser, malgré tout, qu'elle a été magnifiquement « mise en scène ».

Lorsque j'ai découvert le film à sa sortie, en deux mille dix, je n'étais pas encore au courant des détails de la vie de Jean-Pierre tels que je viens de vous les décrire jusqu'à présent et restais, peu ou prou, dans l'état d'esprit incertain que j'ai précédemment indiqué. Le temps passant et les nouvelles étant toujours muettes au sujet du destin particulier qu'avait subi Jean-Pierre, j'avais fini par m'imaginer, de mon côté, et ce pendant plus d'une dizaine d'années, que mon parrain était en réalité mort dans l'un des deux drames algériens que l'on vient de citer (à l'époque, je n'avais pas eu accès à suffisamment d'informations pour pouvoir distinguer clairement entre les deux événements qui, dans mon esprit, n'en faisaient d'ailleurs qu'un) ; et que seul le désir de ne pas avoir à s'étendre sur le sujet avait pu inciter mon père à me passer sous silence une telle divulgation.

## Contes et Romans

Imaginez donc mon trouble lorsque j'ai découvert – seul, Ghislaine n'ayant pas souhaité m'accompagner – le film dans toute sa splendeur et que j'y ai perçu des ressemblances troublantes : comme cette absence d'un des congressistes durant les fêtes de Noël ; ainsi que la présence d'un prénommé Jean-Pierre au sein même de la communauté. Ces indices me titillèrent l'esprit, car si l'absent, dans le courant du film, revient avant que ne se produise l'enlèvement lui-même, le dénommé Jean-Pierre fait bel et bien parti des deux seuls rescapés de l'affaire – ce qui ruinait, du même coup, mes tentatives d'explication fantasmées sur une éventuelle mort de mon oncle, mais aurait cependant accrédité, dans le même temps, le terme de survie « miraculeuse » que j'avais entendu alléguer à son sujet. Mais j'étais aussitôt amené à relativiser jusqu'à l'existence même de ces données qui, pour moi, étaient en soi nouvelles, puisqu'il était clairement mentionné, dans le générique du film, qu'il s'agissait d'une « libre adaptation à partir de faits réels ».

Mes rapports avec mon père n'étant pas encore redevenus suffisamment fluides, à cette époque, je ne pouvais pas encore lui poser directement la question, de peur de réveiller en lui une colère rentrée dont il était coutumier. Je restais donc suspendu à mes doutes et à mes froides hypothèses laissées, une fois encore, sans réponse.

\*

\*

\*

Mon drapeau et la nuit  
Comme des oriflammes

Contes et Romans

Qui enveloppent l'air  
Et nos corps et nos âmes.

Car suit toute une armée  
De mystères et de larmes  
- ô misères ! -  
Et tout l'effondrement des drames.

Chaque nuit, tel un fleuve  
Nous livre sa bataille...

Gare à celui qui gagne  
Le droit de tout revivre.  
De revivre sa mort  
En cet instant maudit  
Où tout fleurit à l'infini !

294- Insomnies (15)

\*

\*

\*

Ainsi, je ne pouvais que constater à quel point le film *Des hommes et des dieux*, dans mon cas particulier, ne m'avait pas aidé à atteindre la vérité que je recherchais ; c'est-à-dire ma propre vérité. Au contraire, il a eu pour effet singulier de brouiller les cartes. Pour autant, il n'avait nullement gâché le message : car tout l'esprit dont Jean-pierre s'était véritablement paré y était bel et bien lisible : admirable de beauté, de simplicité et de clarté. Et je ne laissais pas de trouver ce

## Contes et Romans

sentiment paradoxal, en considérant le fait que la réalisation du film annonçait d'elle-même – peut-être par un effet de pure précaution oratoire - que le film retraçait les grandes lignes de l'événement d'une manière romancée. Ces propos liminaires portaient on ne peut plus à réflexion. Car en l'espèce, j'avais obtenu la preuve par l'image que le travestissement de la réalité permet, dans certains cas, d'atteindre une plus haute vérité.

Cette question du mensonge et de la vérité dans le cinéma ne me laisse pas indifférent. Elle avait déjà suscité ma curiosité, voire ma perplexité adolescente lorsque j'avais découvert les éléments qui ont prévalu à l'écriture du scénario du film de Milos Forman sur la vie d'Amadeus Mozart. Dans ce cas précis, la personnalité poussée à l'outrance du musicien extraverti paraissait en tout point crédible, jusqu'à venir épouser avec aisance la vision que chacun peut se faire de ce qu'a dû être la vie de ce génie absolu de la musique. Et jusqu'à l'évocation de la mort de cet artiste incomparable dont le rival malheureux, Antonio Salieri, dans le film, devient l'incontestable maître d'œuvre, tandis que la vérité qu'on peut lire dans les livres d'érudition traitant du même sujet évoque une réalité tout autre. En d'autres termes, la vérité, pour ce qui est du cinéma, ne saurait se résoudre à aucun critère d'objectivité intrinsèque, ne serait-ce que parce que les personnages mis en scène n'y sont pas concrets, mais qu'ils s'incarnent, bien au contraire, dans de vagues répliques fictives – ou manières de clones - surarmées d'expressivité, que l'on nomme des acteurs. Comme dans le cas du film de Milos Forman, les scénarii peuvent alors tomber, sans scrupule aucun, dans le faux-semblant, dans le seul but de nourrir la tension interne des intrigues visuelles qui sont proposées aux spectateurs, sans que la portée de cette démarche antihistorique ne suscite le moindre problème aux yeux de leurs auteurs.



## Contes et Romans

La conclusion logique que je pouvais tirer de tout ceci n'était-elle pas : la vie elle-même ne devient-elle pas plus réelle si on la travestit ? Serait-ce en cela, en fin de compte, que résiderait la véritable nature de l'œuvre d'art : trahir pour mieux restituer ? Et comment la conscience de chaque individu, prise isolément, qu'il soit acteur ou spectateur passif, pouvait-elle s'en accommoder ? Tant de questions qui se bousculent parfois dans l'esprit de celui qui entreprend sa quête de vie par la voie artistique, tandis que son activité le porte à nourrir en permanence une sorte d'inconscient féérique, au risque de le voir se heurter au thème primordial de l'authenticité. Sur l'instant, le film que je venais de visionner ne m'aidait en rien à répondre à de telles interrogations.

\*

\*

\*

De tout temps, la vérité contenue dans les livres m'était apparue d'une nature différente. Je veux dire : plus crédible, car plus hautement véridique. Car depuis mon âge d'enfant, la relation binaire que j'avais entretenue avec l'objet livre m'avait semblée devoir se baser sur un lien fort, direct, concret, matériel, immédiat, spatial, fusionnel, autonome, et au sein duquel ni la tricherie ni la tromperie n'avaient leur place. Alors que le cinéma s'instaure, de toute évidence, en un royaume de l'artifice émotionnel qu'il provoque et entretient, le domaine du livre créait, pour sa part et tout autour de lui, un cercle réservé où rien – pas même un mot – ne pouvait être mis en doute. Jusqu'à ces odeurs d'encre ou de papier jauni qui émanaient de chacun d'eux, transcrivant en continu un surplus

## Contes et Romans

bienveillant de personnalité... Sans compter, qui plus était, le silence de ces réceptacles sanctuarisés, eux-mêmes poudrés de temps et du craquement des boiseries au sein desquels ces objets de culte étaient religieusement entreposés, pour une manière d'éternité...

Depuis toujours m'a habité ce côté idéalisé de la lecture, où ma vocation d'écriture a su puiser allègrement. Il n'était pas jusqu'aux aventures les plus fantasques ni bouffonnes de la littérature mondiale qui ne furent, à mes yeux, alourdis d'un poids durable et d'une implication humaine supplémentaire. Tout castillan qu'il fut, le Don Quichotte de Cervantès s'adossait à une lignée littéraire d'une telle magnificence qu'elle le rendait universellement inaliénable, et ce malgré le fait que son langage si dense rend, de nos jours encore, la plupart de ses traits d'esprit intraduisibles ou si peu compréhensibles de nos contemporains. Le plaisir que j'y lisais et recevais à travers lui n'était entaché d'aucune arrière-pensée d'aucune sorte, au contraire de ce qui me semblait être le cas dans ces espaces, par nature recréés par le biais flagrant de l'artifice visuel, que sont le théâtre ou le cinéma. Et puis, fondamentalement parlant, il est indubitable que l'on touche à des méandres psychologiques plus profonds, par ce biais autre de la lecture, via ce langage particulier de l'expression vécue au sein d'un mode qui me convenait mieux.

Les choses ont certes bien changé et évolué jusqu'à aujourd'hui. Les dérives navrantes de cette littérature que je qualifierais volontiers de littérature « au kilomètre », qui ne possède pas d'autre fondement apparent que d'entasser des paquets d'hémoglobine, des kilos de bons ou mauvais sentiments, des tonnes d'émotions factices ou d'angoisses primaires, sont venues se diluer dans les progrès fulgurants

## Contes et Romans

d'un art cinématographique passé maître dans la manière de dompter sa propre illusion. Aussi, combien ai-je pu trouver salutaire et rafraîchissante la narration de Delphine de Vigan – dont l'énergie m'a aidé, je dois le confesser, à mûrir le projet romanesque que je vous sou mets aujourd'hui - dans son livre *Rien ne s'oppose à la nuit*. Car retourner aux sources du verbe en recréant inlassablement son pouvoir omniscient ou sa consistance omnipotente est un objet essentiel à l'écriture. Et cette source, douloureuse ou jubilatoire, n'a jamais été autre chose, pour chaque auteur, qu'une façon de se redécouvrir soi-même. C'est-à-dire de recouvrer cette conscience diffuse de soi, qui n'est pas tant intérieure, mais réside plutôt en un fluide immanent – un continuum - que portent les événements qui nous entourent et dont notre conscience se nourrit, fut-ce à l'insu de notre plein gré. Toutes choses qu'exprime si bien Delphine de Vigan, notamment dans les dernières pages de son ouvrage.

C'est en cela que la vérité en l'art m'apparaît, aujourd'hui encore, bien plus stable et rationnelle que la vérité même issue de la vraie vie ; car elle en réalise la cristallisation extrême. Sans l'art, en effet, la vie ne risquerait-elle pas de rester à jamais cette sorte d'ambivalence toujours inachevée ?

\*

\*

\*

Artifices lunaires  
Aux sons immaculés :  
J'interpelle vos sphères.

Contes et Romans

Ainsi tu es venu  
Par les sentiers austères  
Aux pieds de l'inconnu.

Car l'inconnu te dit :  
« Écoute ! »  
Et toi tu écoutais  
Ce qu'il avait à dire.

Sa fierté pleine de vent.  
Et dans ses tons méchants  
De l'épure.

Sa fierté, non pas illégitime  
D'avoir su accomplir  
Ce qu'il ne tenait plus.

Toi, tu t'en retournais :  
Le visage bleui  
La voix transfigurée.  
Et le geste alangui  
Par la vision dorée !

255- De l'épure (21)

\*

\*

\*

## Contes et Romans

Aujourd'hui encore, je n'en sais guère plus sur la vie quotidienne de Jean-Pierre, du temps de son second retour en Algérie, que ce que je viens d'en exprimer. Si ce n'est qu'il reprit une activité dite « normale », dans son environnement « naturel ». Mon parrain y continua sa mission, jusqu'à atteindre l'âge de la retraite, en deux mille cinq. Démuni de tout, il eut le bonheur, grâce à la bienveillance de Monseigneur Teissier, de pouvoir rester quelques années supplémentaires dans « sa » maison d'Aïn-el Hammam. Malgré sa santé fragile, il tint à rester actif et à mener à bien un projet dont il se nourrissait, depuis quelques années : projet ô combien révélateur, puisqu'il s'agissait, ni plus ni moins, que de créer une bibliothèque dans sa bourgade d'adoption.

Je ne négligerai pas de considérer l'impact qu'a pu avoir, dans cette ultime initiative livresque, le souvenir de sa propre mère qui, durant presque une décennie, s'était investie dans la gestion, puis dans la direction de la bibliothèque municipale de Tessé-la-Madeleine : petite ville de villégiature, limitrophe de Bagnoles-de-l'Orne, où mes grands-parents passèrent leurs paisibles années de retraite. Installée dans le « château », gros manoir fleuri devenu propriété communale, j'y avais, durant quelques étés, écumé les bandes dessinées et dévoré mes premiers livres d'archéologie. Jean-Pierre avait certainement trouvé, dans cette image reconfortante d'une création de bibliothèque, matière à concrétiser un double symbole personnel, consistant en un hommage en direction de sa mère qui lui était chère au-delà de tout, autant qu'un lien à accomplir entre les peuples.

Pour y parvenir, en effet, il activa un réseau de bonnes volontés qui lui envoyait de régions très variées des dizaines d'ouvrages, dont beaucoup étaient en français, langue pour

## Contes et Romans

laquelle il conservait manifestement sa passion initiale. Mener à bien cette initiative fut la manière qu'il avait trouvée, j'imagine, de tenter de la communiquer à autrui. Mais toutes ses tentatives algériennes semblaient inexorablement vouées à la faillite ; ou bien se sont heurtées, à tout le moins, à un mur d'intolérance et d'incompréhension. Ce en quoi a consisté, à mes yeux, la vraie douleur vécue de Jean-Pierre. En effet, tandis qu'il part en voyage d'agrément avec des amis en Afrique noire, la bibliothèque qu'il a créée prend feu, probablement consécutif à un acte de malveillance. Le spectacle qu'il découvre à son retour le mortifie. On ne mesurera jamais la portée véritable de ce nouvel incident sur sa personnalité, déjà profondément affectée par la vie.

Toujours est-il que sa santé ira déclinant, au point de déclencher, chez lui, de nouveaux et nombreux problèmes cliniques. Une instabilité cardiaque fut, dans un premier temps, admise, médicalement parlant, laquelle nécessita un suivi régulier auquel mon parrain appréciait fort peu de se soumettre. Puis une faible hémorragie cérébrale s'installa qui, parce qu'il mettait toujours aussi peu d'enthousiasme à se faire soigner, mit du temps à être identifiée. Dans les faits, il faudra attendre que Jean-Pierre subisse les conséquences d'un accident vasculaire cérébral (ou AVC) caractérisé pour qu'il admette que son cas nécessitait une prise en charge médicale d'une nature bien plus contraignante que celle que, par orgueil, il avait admise jusque là.

\*

\*

\*

## Contes et Romans

Mais, pour comble de son malheur, son archevêque de tutelle a changé et est bientôt remplacé par Monseigneur Ghaleb Bader, d'origine jordanienne. Homme plus rigoureux dans son approche religieuse, la sympathie qui unissait mon parrain à son ancien supérieur s'estompe au profit de rapports strictement hiérarchiques. Et voilà comment Jean-Pierre est mis en demeure de mettre de l'ordre dans sa vie. Cependant, les choses vont empirant, car aux maux déjà constatés vient se surajouter la confirmation de symptômes d'une maladie de Parkinson. Comme Jean-Pierre souhaite toujours très fermement rester en Kabylie pour pouvoir y mourir et qu'il n'a, par ailleurs, aucune ressource vaillante à son actif, son nouvel archevêque l'oblige à entrer dans une pension tenue par les Petites sœurs des pauvres, à Oran. La discipline de vie que cette institution lui impose aura pour effet bénéfique de le contraindre à arrêter de boire définitivement. Mais en regard de l'arrachement qu'il ressent à devoir quitter la Kabylie, ce fut là une bien maigre consolation. Et puis, un lion, même blessé à mort, se laisse-t-il vaincre aussi facilement ?

De sa propre initiative, en l'année deux mille dix, mon parrain quitte l'institution où son archevêque l'avait placé et tente de retourner vivre dans « sa » maison. Mais il est au plus mal et cette ultime rebuffade à l'autorité n'a aucune chance réelle de perdurer. Jean-Pierre pensait-il avoir tant donné à sa bourgade que celle-ci se liguerait, dans un élan de solidarité improbable, afin qu'il puisse accéder sereinement à ses derniers désirs ? C'était peut-être mal connaître la faculté de reconnaissance de l'âme humaine ; et sous-estimer, par ailleurs, la gravité des maux dont il souffrait...

Car ce qui est certain, c'est que la déchéance était bel et bien arrivée ; qu'elle l'avait rattrapé et s'était définitivement

## Contes et Romans

installée en lui, telle une lèpre qui lui collait au corps et à l'esprit, au point que Jean-Pierre ne savait plus s'en dépêtrer. Aucune surprise, pour autant : ce qui est décrit ici est le lot de notre destinée humaine, et Jean-Pierre, tout au long de sa vie, avait été l'un des spectateurs privilégiés de ces difficultés de vivre qui assaillent nos existences. Alors, comment pouvait-il feindre, dans ces conditions-ci, d'en ignorer la portée, aujourd'hui que son tour était venu d'être lui-même sur la sellette ? Suite à un nouvel épisode durant lequel sa santé s'est encore dégradée, Jean-Pierre passera un énième moment de convalescence dans un centre spécialisé de Bordj-el-Kiffan, dans la proche banlieue d'Alger, sur le bord de la mer Méditerranée. Le temps d'instruire un dossier administratif en bonne et due forme, puisque ses sœurs ont désormais reçu injonction, de la part du nouvel archevêque d'Alger, de rapatrier leur frère vers la métropole, même contre son gré. Lorsque les éléments se liguent contre nous, comment, vieux et souffrant, nous serait-il possible de résister ?

\*

\*

\*

Et pour ce qui me concerne, pendant tout ce temps-là, qu'advenait-il de mes rapports avec Jean-Pierre – je veux dire : avec l'idée même de Jean-Pierre -, me demanderez-vous ? Après avoir visionné le film *Des dieux et des hommes*, profitant d'une accalmie dans les rapports souvent orageux que j'avais entretenus jusqu'à présent avec mon père, je pris la liberté de lui demander à brûle-pourpoint ce qu'il advenait – ou était advenu - de mon parrain. Nous étions en mai deux mille treize. Et c'est à cette occasion seulement que j'ai appris, par la



## Contes et Romans

bouche de mon père, que Jean-Pierre était non seulement vivant, mais qu'il était, de plus, tout récemment rentré en France. Mais aussi que son état de santé était au plus mal. Intrigué par ce qui, pour moi, constituait une véritable révélation, je lui demandais s'il pouvait m'en dire davantage sur le parcours de son frère. Je me vis opposer une nouvelle fin de non recevoir, dont la seule argumentation consistait à évoquer que leurs « trajectoires » avaient été à ce point différentes qu'il n'aurait pas su m'en parler. Il me conseilla de m'adresser à Chantal, sa sœur cadette, deuxième dans la lignée de la fratrie et qui s'était personnellement impliquée dans son rapatriement. Chose que, bien évidemment, je fis. Là se découvrirent à moi les prémices de cette aventure humaine qui, tel un iceberg gisant sous mes pieds, était restée cachée de moi durant de si longues années et dont je viens de vous narrer les grandes lignes.

Tout un tas de pensées m'assaillirent, contradictoires pour la plupart. Mais toujours revenait celle-ci, lancinante : cette fin de Jean-Pierre que je m'étais inventée à moi-même durant des années, était-elle parjure, ou bien vérité, même fantasmée ? Quels pouvaient être mon rôle et ma responsabilité dans l'enchaînement qui m'avait conduit à échafauder une certitude qui s'avérait, au final, non fondée ? Une partie enfouie de mon esprit s'était-elle forgée un confortable mensonge, afin d'être à même de mieux duper la part consciente de mon individu ? Ou n'avais-je été, en la circonstance, que le jouet d'un rôle social plus large dont je n'aurais jamais su, quoi qu'il en fût, tenir les ficelles ? Bien évidemment, de la nature de la réponse que je pouvais apporter à ces questions dépendait en grande partie l'opinion que je pouvais me forger de moi-même.

## Contes et Romans

Mais c'est là qu'intervint, finalement, une donnée surnuméraire. Car je dois l'admettre : j'ai manqué de force, ou n'ai pas osé reprendre contact avec Jean-Pierre. On m'avait prévenu que la communication lui était devenue très pénible. Et, par ailleurs, j'avais déjà eu à fréquenter, lors de la réalisation d'un projet d'exposition de leurs œuvres, des artistes parkinsoniens parvenus à un stade avancé de la maladie. Le téléphone me paraissait, en ces circonstances-ci, être un outil plus que malaisé à manipuler, pouvant potentiellement s'avérer épouvantable. Et puis, empêtré moi-même dans quelques difficultés d'ordre familial, pris par ce mouvement de la vie qui nous éloigne inexorablement des fondements de nos existences, j'ai remis à plus tard, ne pouvant trouver en moi, sur le moment, ni la force ni même l'assurance nécessaires. Puis le temps m'a pris de court. Mais de toutes les façons, les aurais-je trouvées un jour ?

\*

\*

\*

Que pourrais-je laisser aux yeux du monde  
Quand je serai parti au ventre des sommeils ?  
Sur une côte d'opale claire, de sable et de vigueur  
Aux vagues paquets d'eau soulevés de la mer ?  
Ou descendus du ciel sous de vieux oripeaux ?

Que laisserais-je, si je n'avais les mots :  
Cet ultime florilège de mes paroles sacrilèges  
Qu'auront crachés ma bouche et susurrés mes lèvres  
Dans un souffle rageur, exsangue des saveurs  
Qui peu à peu me quitteront, souveraine lenteur ?

## Contes et Romans

Que laisserais-je, en regard de ce monde  
Qui agite fiévreusement sa fureur de vivre  
Sous cet élan des foules aux yeux écarquillés ?  
Et qui vont, viennent et roulent aux ravins de colère ?  
Aux solitudes incommensurablement moroses ?

Que laisserais-je, au regard de ce monde  
Et qui se désagrège, comme la craie de la falaise  
Sous les mouvements réitérés des hommes ?  
Sous les coups de boutoir des civilisations  
Qui s'effondrent et meurent doucement à mesure  
Pour s'aller reconstruire du fond des océans ?

Que laisserais-je, au regard de ce monde  
Si ce n'était mon acuité précieuse et profonde  
Dont je me suis paré comme on revêt, dans l'ombre  
Cette rude robe de bure qu'ont revêtu pour nous  
Bien avant nous, tous les martyrs du nombre ?

Que laisserais-je ? Qu'un nom qui sonne creux  
Aux oreilles du pauvre dont l'ouïe est impure ?  
Mais qui sait reconnaître, quand chantent les oiseaux  
- multitude sonore qui s'enfuit dans les cieux -  
Le nom du rossignol qui est maître des lieux... ?

1374- Le nom du rossignol (31)

## Contes et Romans

### Épilogue

Cette dédicace que j'ai composée tout récemment en pensant, entre autres, au parcours de Jean-Pierre, autant qu'à mon propre parcours, ne serait-elle pas, en fin de compte, la marque indiscutable que ce livre n'est pas, comme je l'avais tout d'abord pressenti, un plaidoyer farouche pour la vérité – pour ma vérité, dont je ne savais pas moi-même *a priori* ce qu'elle pourrait recouvrir -, mais plutôt un épithalame inopiné sur le thème du destin, et sur cette manière que nous nous construisons de le percevoir ? Car ce livre s'est involontairement enrichi des destinées croisées qui jalonnèrent la vie de Jean-Pierre (telles celles de François Jentel, de Pierre Claverie, de Henri Teissier, voire de destins plus éloignés et inconnus de lui, tel celui de mon beau-père Henry Le Chénier), et que portent en écho les intentions presque trop pures, voire idéalistes du film sur les moines de Tihibirine. Et s'il est juste de dire que « qui ne tente rien n'a rien », l'on est parfois surpris de s'apercevoir où, finalement, nous mènent les chemins que l'on s'est soi-même balisés au travers d'un monde qui, parfois, nous dépasse, et souvent nous déroute...

Jean-Pierre est rentré en octobre deux mille douze dans un foyer-logement pour personnes âgées que lui a trouvé sa sœur aînée, Marie-Claude, à La Haye-les-Roses, dans la proche banlieue parisienne. Marie-Claude et son mari vivant la majeure partie de l'année en Guadeloupe, ce fut leur fille

## Contes et Romans

cadette, prénommée Raïssa, récemment diplômée d'une école d'art dramatique et ayant manifesté l'envie de s'orienter professionnellement parlant vers cette discipline délicate et exigeante, mais ô combien enrichissante, de l'art thérapie, qui accepta d'endosser la responsabilité d'accompagner Jean-Pierre dans ses derniers moments de vie. Ce dont je la remercie très chaleureusement. Jean-Pierre a passé dix-huit mois loin de ses rivages nord-africains, fortement diminué par les suites de son accident vasculaire cérébral et par les gênes occasionnées par sa maladie de Parkinson. Il est décédé au mois de mars deux mille quatorze.

Parmi les circonstances particulières que j'ai déjà évoquées plus haut et qui m'ont détournées d'une ultime rencontre avec Jean-Pierre doit être citée, en premier lieu, le décès quasi concomitant, un mois auparavant, de celui que j'ai longtemps appelé, par facilité, mon beau-père – puisque Ghislaine et moi n'étions pas mariés -. Aucune coïncidence particulière n'a cependant présidé à cette simultanéité, mis à part la simple conjonction d'un destin croisé de génération.

\*

\*

\*

S'en suivirent quelques péripéties supplémentaires, dont d'inévitables échanges téléphoniques, plus une panne de voiture, en outre assez mal venue, et la famille de Jean-Pierre décide finalement que ses cendres seront dispersées dans le cimetière de Houdan, dans les Yvelines, là où mon parrain avait vécu son enfance et rencontré le vicaire François Jentel : ce futur prêtre de nature timide et effacée qui lui aura

## Contes et Romans

communiqué sa passion et ses visées idéales, pour ne pas dire idéalistes. Et où surtout sa mère et son père, qui y a tenu l'agence du Crédit Agricole durant plus de trente ans, sont enterrés et reposent dans un petit caveau familial, sobre et discret, à l'image de ce qu'ils ont toujours été. La cérémonie ultime, m'a-t-on rapporté, a été simple et intimiste, en ce mois de juin pluvieux : solennité à laquelle ni mon père, ni Marie-Hélène ni moi-même n'avons pu ou voulu nous joindre, entre autres absents.

Mais un sentiment d'incomplétude diffuse entoure inévitablement la vision que chacun d'entre nous peut se faire de cette dispersion douloureuse des cendres de mon parrain : loin du grand bleu étal d'un village rayonnant de soleil, du rouge vaguement ocré des roches gorgées de bauxite, du vert poudré et dispersé d'une végétation escarpée, intense, aux fortes odeurs méditerranéennes. Loin, en tout cas, d'une terre et d'un ciel dont Jean-Pierre n'était certes pas issu, mais auxquels, malgré toute cette énergie qu'il aura dépensée à vouloir les épouser, il n'aura jamais réussi à se mêler tout à fait. Comment ne pas comprendre, alors, et ne pas faire sienne, aussi, l'immense nostalgie qui s'empare des hommes, parfois, lorsque le ciel et la mer se dérobent pour toujours à leurs destinées rêvées ? Car il me semble – et c'est peut-être en cela que réside cette valeur d'être supplémentaire que l'on perçoit chez quelques individus qui la ressentent si puissamment de l'intérieur, sous ce nom ineffable de poésie – que certains esprits paraissent, de toute éternité, avoir comme irrémédiablement porté en eux un sentiment de vague à l'âme indéfini. Personnages qui développent par là même une véritable nostalgie d'être, qu'ils augmentent presque malgré eux d'une puissante charge survoltée et à peine maîtrisée. Charge qu'ils agrémentent de cette tension retenue et comme

## Contes et Romans

toujours en instance, juste avant que n'éclate l'instant fatal de l'implosion ; elle qui est la marque, par anticipation, de l'inévitable inaboutissement de nos vies. Et Jean-Pierre, à sa manière, fut l'une de ces âmes-ci.

\* \* \*

Je veux te dire  
Ce que la vie devient  
Après la vie  
Qui n'est vie que de rien.

Au bout du compte  
Il est cet océan.  
Et la mer enchantée  
N'est qu'un rêve d'enfant.

Mais sa rumeur  
Nous pénètre souvent.  
Sa voix, son chœur  
Nous chantent dans le vent.

Ses voix de femmes  
Nous charment en dormant.  
Libèrent l'âme...  
Son murmure seyant.

Écoute, enfant  
Il n'est rien de savant.  
Écoute au ciel

Contes et Romans

Sa parole en rêvant

Qui veut te dire  
Ce que la vie devient  
Après la vie  
Qui n'est vie que de rien.

Qu'au bout du compte  
Il est cet océan.  
Que la mer enchantée  
Est ton rêve charmant.

732- Je veux te dire (28) chanson IX

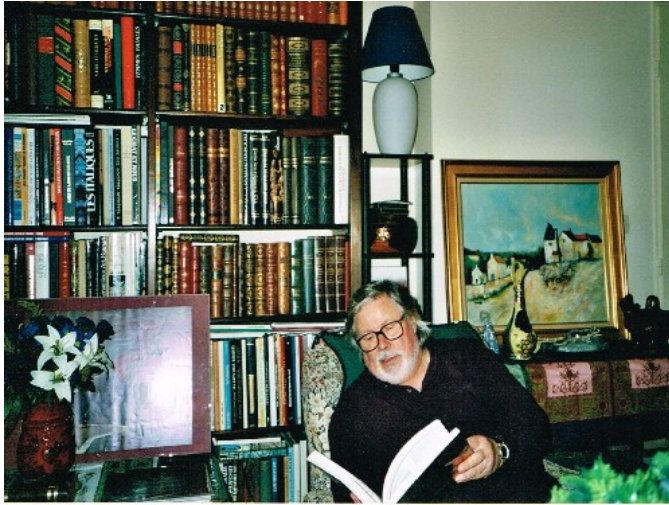
\* \* \*

Quant à mon père Christian, au moins, il restera droit jusqu'au bout vis-à-vis de ses convictions, refusant, par exemple, d'hériter de la très maigre part que laissait Jean-Pierre à sa mort. Et je ne saurais dire non plus avec exactitude jusqu'à quel point l'exposé de ce parcours (dont mon père n'a cependant jamais eu connaissance) a pu contribuer à installer le climat relationnel apaisé que j'entretiens désormais avec celui qui est, lui aussi, à l'orée de sa dernière aventure... Mais je suis sûr, pourtant, que Jean-Pierre y est pour quelque chose.

Murianette – Puyricard  
Juin - septembre 2014.



## Contes et Romans



Mon père en 2002, devant sa bibliothèque

\*

\*

\*

### ANNEXES :

Lors de la projection du film *Des hommes et des dieux* à laquelle j'ai eu la chance d'assister, sans que je sache exactement par quel canal, une feuille de papier était distribuée à chaque entrant, reproduisant dans son intégralité :

## Contes et Romans

### **Le testament de p(ère) Christian de Chergé, prier du monastère de Tibhirine**

Ce testament, de nature manifestement christique, a été rédigé, sans ambiguïté aucune, dans l'esprit d'être divulgué au plus grand nombre ; c'est-à-dire d'être diffusé sans limitation. Raison pour laquelle j'ai choisi de le reproduire ici. Il est précédé d'un court préambule qui précise que :

Le P(ère) Christian est entré au monastère de l'Atlas, à Tibhirine, en Algérie, en 1969. Il est mort à l'âge de 59 ans.

Suit le texte du testament :

S'il m'arrivait un jour - et ça pourrait être aujourd'hui - d'être victime du terrorisme qui semble vouloir englober maintenant tous les étrangers vivant en Algérie, j'aimerais que ma communauté, mon Église, ma famille, se souviennent que ma vie était DONNÉE à Dieu et à ce pays.

Qu'ils acceptent que le Maître unique de toute vie ne saurait être étranger à ce départ brutal. Qu'ils prient pour moi : comment serais-je trouvé digne d'une telle offrande ? Qu'ils sachent associer cette mort à tant d'autres aussi violentes laissées dans l'indifférence de l'anonymat. Ma vie n'a pas plus de prix qu'une autre. Elle n'en a pas moins non plus. En tout cas, elle n'a pas l'innocence de l'enfance. J'ai suffisamment vécu pour me savoir complice du mal qui semble, hélas, prévaloir dans le monde, et même de celui-là qui me frapperait aveuglément.

J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me

## Contes et Romans

permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout cœur à qui m'aurait atteint.

Je ne saurais souhaiter une telle mort ; il me paraît important de le professer. Je ne vois pas, en effet, comment je pourrais me réjouir que ce peuple que j'aime soit indistinctement accusé de mon meurtre.

C'est trop cher payé ce qu'on appellera, peut-être, la « grâce du martyr » que de la devoir à un Algérien, quel qu'il soit, surtout s'il dit agir en fidélité à ce qu'il croit être l'islam. Je sais le mépris dont on a pu entourer les Algériens, pris globalement. Je sais aussi les caricatures de l'islam qu'encourage un certain islamisme. Il est trop facile de se donner bonne conscience en identifiant cette voie religieuse avec les intégrismes de ses extrémistes.

L'Algérie et l'islam, pour moi, c'est autre chose, c'est un corps et une âme. Je l'ai assez proclamé, je crois, au vu et au su de ce que j'en ai reçu, y retrouvant si souvent ce droit-fil conducteur de l'Évangile appris aux genoux de ma mère, ma toute première Église, précisément en Algérie, et, déjà, dans le respect des croyants musulmans. Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf, ou d'idéaliste : « Qu'il dise maintenant ce qu'il en pense ! » Mais ceux-là doivent savoir que sera enfin libérée ma plus lancinante curiosité. Voici que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec lui ses enfants de l'islam tels qu'il les voit, tout illuminés de la gloire du Christ, fruits de sa Passion, investis par le don de l'Esprit dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et de rétablir la ressemblance, en jouant avec les différences.

## Contes et Romans

Cette vie perdue, totalement mienne, et totalement leur, je rends grâce à Dieu qui semble l'avoir voulue tout entière pour cette JOIE-là, envers et malgré tout. Dans ce MERCI où tout est dit, désormais, de ma vie, je vous inclus bien sûr, amis d'hier et d'aujourd'hui, et vous, ô amis d'ici, aux côtés de ma mère et de mon père, de mes sœurs et de mes frères et des leurs, centuple accordé comme il était promis !

Et toi aussi, l'ami de la dernière minute, qui n'aura pas su ce que tu faisais. Oui, pour toi aussi je le veux, ce MERCI, et cet « À-DIEU » envisagé de toi. Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis, s'il plaît à Dieu, notre Père à tous deux. AMEN !

Inch'Allah !

Alger, 1 décembre 1993. Tibhirine, 1 janvier 1994.

Christian

\* \* \*

Copie d'une lettre à destination collective, émanant de Jean-Pierre, affectueusement surnommé Pouter par sa fratrie, écrite d'Algérie en 1984, juste avant de retrouver la Kabylie, et récemment retrouvée chez mon père.

Alger, le 5 décembre 1984

## Contes et Romans

Essalamou Âlikoum !

C'est un peu ce qu'on dit dans nos églises : « la Paix soit avec vous. »

Aujourd'hui, c'est la fête musulmane du Mouloud. C'est-à-dire : l'anniversaire de la naissance du Prophète Mahomet. Hier soir, pour faire la « vigile », on a eu droit à un monumental concert de pétards. C'est la manière moderne de faire la fantasia (mais ça me rappelle aussi certaines nuits mémorables de plasticages sur Alger).

Ce matin, « aux horreurs », pour fêter ça à ma manière, j'ai fait de la lessive dans le jardin, en short est bras de chemise. Avouez qu'il faut le faire, un début de décembre ! Mais cela n'a rien d'un exploit. On n'est pas à Paris, ici, et encore moins dans l'Orne... Jusqu'à la fin novembre, j'ai travaillé avec la fenêtre grande ouverte (sur la mer). Je viens juste de commencer à chauffer un peu le bureau. Par contre, question pluies, on a été servi et on l'est encore. Mais il faut dire que c'est la saison et que le pays en a grand besoin. Malheureusement, il tombe beaucoup trop d'eau en trop peu de temps. Ce qui cause des dégâts considérables. Cette année encore, il y a eu des morts, des sans abri, des torrents de boue et des maisons ensevelies sous des éboulements de terrains. Aussi, les petites inondations dans ma chambre (3 centimètres d'eau par terre, quand même) sont assez négligeables. Cependant, pas moyen de réparer : il faut un temps sec et, surtout, le matériau pour couvrir la terrasse. Or les deux font défaut. J'ai dû procéder à un véritable déménagement pour caser le lit dans le seul petit coin encore préservé du déluge (pour combien de temps... ?). Moralité : ce n'est pas un toit,

## Contes et Romans

mais une passoire, et ce n'est pas une chambre, seulement une piscine... et on barbotte, et on écope. Ça occupe...

Je me suis fabriqué une formule adaptée au pays : « il pleut comme chameau qui se soulage. » Ça vaut bien celle du père Denis, vous ne trouvez pas ?

En attendant, comme dit un de mes amis : « plus il tombe d'eau et moins on en a au robinet. » C'est un fait, assez paradoxale d'ailleurs, que, pendant toute la saison sèche, ici, à la maison, l'eau n'était coupée que la nuit. Maintenant qu'il pleut des cordes, on nous la supprime à midi. Ce qui explique la lessive matinale...

Mais, au risque de me répéter, je vous dis que cette terre d'Afrique ne connaît pas ce qui est nuancé. Rien ne s'y passe jamais « à moitié. » Que ce soit la pluie, le vent, le soleil, l'humidité ou le froid (notamment sur les Hauts Plateaux, où je me suis rendu récemment visiter des amis, à Djelfa, à 300 kilomètres au sud d'Alger), c'est toujours assez démesuré.

On dit que le climat a une grande incidence sur le caractère des gens. Or, le moins qu'on puisse dire, c'est que les habitants de l'Algérie ont, dans l'ensemble, « du tempérament. » Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'ils savent concilier cela avec une très grande gentillesse. Encore faut-il avoir rompu la glace et établi un climat de confiance. Ce qui n'est pas chose facile quand on sait l'origine paysanne de la plupart. Aussi, je peux le dire maintenant, les débuts, ici, surtout dans le travail, ont été assez durs, mais vraiment passionnants. Maintenant que mon « trou » est fait (ainsi que ma renommée : vous savez qu'on me prend pour un kabyle), c'est du « gâteau. » Le fait de parler un peu l'arabe, même très mal (comme c'est mon cas) joue beaucoup,

## Contes et Romans

bien évidemment. Mais il faut aussi savoir s'imposer et, ma foi, avoir mauvais caractère (comme c'est encore mon cas), ça aide pas mal par moment... à condition de ne pas oublier la gentillesse, bien sûr.

Pour ce qui est de l'arabe, j'en poursuis l'étude d'une manière assez particulière. À savoir que je suis en train de me constituer un lexique spécial « écrivain public. » En effet, la langue utilisée par les gens qui viennent me voir ne correspond pas tellement à celle que j'ai apprise à l'école ! Ce n'est pas d'aujourd'hui, cette découverte. Mais c'est seulement maintenant que je suis un peu plus à l'aise pour parler, que je parviens à noter, au fur et à mesure, les mots et les expressions que les gens emploient. Il s'agit d'un parler très populaire, pauvre en vocabulaire et émaillé de nombreuses fautes (c'est bien pourquoi il faut faire le « rétablissement » par rapport au langage châtié appris à l'école). Autant dire qu'on est loin, très loin de l'arabe classique (dont j'ai commencé l'étude l'année dernière, interrompue par ce petit exercice personnel auquel je me livre actuellement). Un jour, il faudra que je vous livre quelques phrases – traduites, bien sûr – assez savoureuses.

(petite interruption)

toujours ce mercredi 5 décembre...

après le couscous que je viens de partager avec la famille d'un aveugle de 82 ans qui habite la Casbah (sur une terrasse, « rue de l'ours »... rien à voir avec la banlieue parisienne).

Ce vieux, ratatiné et haut comme deux pommes et demi et épais comme un casse-croûte de chômeur, est d'une vitalité

## Contes et Romans

extraordinaire. Un grand gaillard qui, lui, est muet, lui sert de guide pour se déplacer (il serait plus exact de dire qu'il promène l'aveugle ni plus ni moins que si c'était un chien au bout d'une laisse !). Vous verriez le couple ! Biblique, vraiment. On est sorti ensemble un après-midi parce que le bonhomme voulait, à tout prix, me faire connaître Alger et m'offrir un café (avec des gâteaux !) dans un quartier chic (lui-même est riche, mais toujours vêtu comme un miséreux). Croyez-moi, la promenade ne manquait pas de charme avec le vieux qui me montrait des monuments (qu'il ne voit pas), 300 bons mètres avant qu'on n'y parvienne ou à la même distance après qu'on les ait dépassés. Et il fallait voir l'aveugle et le muet « s'expliquer » quand ils n'étaient pas d'accord !... Quand je vous dis qu'ici on ne s'ennuie jamais !

Il m'arrive aussi d'aller faire la lecture – d'ouvrages techniques – à des aveugles, jeunes ceux-là, qui sont « parqués » (je n'ose pas employer le mot « logés ») dans un entrepôt, rue Ben Cheneb. Là, bien sûr, c'est plus sérieux. Ils sont en formation de kinésithérapeutes.

Le week-end dernier, j'étais également invité à déjeuner chez une veuve qui a trois grands enfants et à laquelle j'ai réussi à obtenir une petite pension. Un vrai festin de Ramadhan. Les sept kilomètres que j'avais faits pour m'y rendre, à pieds (« ça use, ça use... »), heureusement, m'avaient « creusé ». Mais pour les mêmes sept kilomètres du retour, toujours à pieds, il a fallu traîner mon ventre. (En réalité, il me devançait un peu, par sa prééminence). Je l'aurais volontiers abandonné en chemin. Tout simplement parce qu'il se conduit toujours aussi mal et ne cesse pas de faire des histoires.



## Contes et Romans

Heureusement qu'à la gargote le régime est un peu plus frugal. Mais là, c'est encore un autre roman à épisodes... Vous savez que nous sommes dans un pays de tradition orale. Il n'y a donc pas de menus écrits. Aussi, lorsque vous vous asseyez, le patron (ou un garçon) se plante à côté de vous, regarde le plafond ou le fond de la salle et vous débite, à toute allure et en arabe, bien sûr, toute une série de plats dans laquelle ne figure pas celui, justement, que vous auriez souhaité. « Tant pis, ne faisons pas le difficile et résignons-nous à prendre tel plat. » À peine vous a-t-on servi ce dernier que vous entendez débiter au client suivant la même liste, mais revue et corrigée, dans laquelle, bien sûr, figure le plat dont vous aviez envie... Ayant compris rapidement cette fantaisie, au début, je prenais les devants : y a-t-il ceci ou cela ? Mais, comme par hasard, il n'y avait jamais ceci ou cela, du moins ce jour-là... Mais ici, tout finit toujours par s'arranger, parce que, si vous finissez par être connus, on vous propose, en premier, ce qu'on sait qui va vous plaire. Donc, tout est bien qui finit bien.

Mais, parfois, ce sont des « clients » qui, pour me remercier, m'apportent, qui une chorba (soupe), qui un couscous... Et il suffit qu'ils aient obtenu simplement une réponse à un courrier que je leur ai fait, pour vouloir me faire plaisir. C'est, en effet, plutôt exceptionnel lorsqu'on répond à une lettre, ici (je parle des administrations). Aussi, je finirais presque par passer pour un sorcier. Imaginez ce qui se passe lorsque j'arrive à obtenir soit une pension, soit un emploi : dans leur esprit, je dois être Allah en personne...

... le 6 décembre (cette fois, après la sieste du week-end...)

(...)

## Contes et Romans

Croyez-vous que, du coup, je ne sors plus de chez moi ? Pensez donc : peu de temps après cette mésaventure (Jean-Pierre vient de raconter qu'il a dû renoncer à prendre le bus car un pickpocket lui a subtilisé son argent), je partais pour Djelfa – toujours en car – voir des amis (un couple dont la femme est la fille d'une très bonne copine du Secours catholique...). J'ai pu voir, à cette occasion, des gravures rupestres (5 000 ans avant J.C : ça ne nous rajeunit pas). Et je m'apprête à aller à El oued (que Chantal connaît), à 700 kilomètres au sud d'Alger, pour Noël. Je m'y rends en avion et reviendrai sans doute en bus. C'est une amie, religieuse, allemande et sage-femme, que j'ai connue aux cours d'arabe, qui m'invite... à venir chercher une étole de diacre que j'ai fait commander, par son intermédiaire, dans un atelier de tissage de la région. Il était grand temps, en effet, que je finisse de me constituer « la caisse à outils du parfait petit diacre... » Mais, après tout, je n'ai l'aube que depuis trois ans !

Début janvier, direction (la) Kabylie où, là, m'attend, en principe, un burnous qu'une femme du village est en train de tisser spécial JPH, s'il vous plaît !... Comme vous pouvez le constater, je n'arrête plus de « passer des commandes. » Mais je préfère de beaucoup l'artisanat traditionnel... à « la Redoute... » Le burnous, c'est pour lutter contre l'humidité d'Alger : quand on fait une sieste, lorsqu'on veille au long d'une soirée d'hiver ou que l'on reste assis, des heures durant, à faire de l'arabe... ou des mots croisés !

Ici, on a du mal à se saouler. Alors, on voyage, mais on se nippe. De plus, en prenant de l'âge, on devient douillet et il faut aussi songer à ralentir un peu les progrès de l'arthrose !

## Contes et Romans

Pour terminer avec les voyages – histoire de vous faire rêver un peu – sachez que je dois me rendre au Maroc, en février, pour une session de la Caritas du Maghreb et que je projette toujours d’aller à Tunis, l’été prochain, suivre le stage intensif d’arabe littéraire (si j’acquiers le niveau suffisant, si j’ai un remplaçant et si... Dieu veut et me prête vie...).

Certains d’entre vous connaissent les « péripéties » de ma demande de renouvellement de carte de séjour (assez épique). Celle-ci a été prorogée pour deux ans, au grand regret de l’inspectrice de la Police qui m’a « à la bonne » depuis que j’ai rempli, ipso facto, prompto, presto et subito, mais néanmoins en arabe, un formulaire dont les questions étaient, bien sûr, en arabe... Elle ne comprend pas qu’on n’ait pas renouvelé la carte pour cinq ans (il paraît que certains ont ce privilège). Or, vous savez que mon contrat avec le diocèse d’Alger est, en principe, reconduit, lui, pour trois ans (mais je n’ai pas encore eu connaissance de l’accord écrit de l’évêque de Versailles...).

Pour finir, il faut que je vous fasse une confidence\* : voilà que je suis tombé amoureux de Malika (à mon âge !). C’est une chanteuse kabyle (évidemment !), pas toute jeune, qui chante vraiment à la perfection.

Et, pour bien faire, il faudrait que je me remette à l’apprentissage du Kabyle (j’y songe sérieusement, au moins pour connaître un peu de vocabulaire et quelques locutions) pour comprendre ce que chante ma bien-aimée (voix), ça va de soi mais, surtout, les deux tiers de mes « clients » qui sont d’origine berbère...

Avouez qu’il fallait bien trois jours pour rédiger ce courrier-fleuve (en effet, nous sommes aujourd’hui le 7 décembre. Vous

## Contes et Romans

ne vous en étiez pas aperçu, je pense ?). Cependant, il est temps que je termine, sinon vos yeux et mon stylo vont déclarer forfait, et puis ça risque de faire un courrier par trop volumineux.

Âïdkorem mebrouk ! Ce qui peut vouloir dire : « Bon Noël et Bonne année. »

- un mot en caractères arabes – (ce qui veut dire : Pouter)

\* : on imagine Jean-Pierre s'étant équipé dès son arrivée à Alger d'un modeste lecteur de disquettes ; fait qui vient confirmer à quel point, pour mon parrain, la chanson contenait le monde.